

Moby Dick et Vingt mille lieues sous les mers : les géographies de l'imaginaire au cœur de la complexité.

Michel Roux

Volume 44, numéro 121, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022882ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022882ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roux, M. (2000). Moby Dick et Vingt mille lieues sous les mers : les géographies de l'imaginaire au cœur de la complexité. *Cahiers de géographie du Québec*, 44(121), 65–85. <https://doi.org/10.7202/022882ar>

Résumé de l'article

Il est habituel de voir évoquer l'imaginaire marin sur le mode de l'archétype. Or l'objet de cet article est de suggérer que cet imaginaire peut générer des modes de représentation du monde marin très différents d'une culture à une autre. Si pour les Français la mer semble constituer une figure du dehors, une frontière aux marges du monde habité (paradigme des mondes clos), pour les Anglo-saxons en revanche, elle se présenterait comme un monde de lignes qui s'affranchissent de l'opposition terre-mer et étendent la civilisation des hommes au monde dans son entier. Ces paradigmes infiltreraient les regards à tous les niveaux, mêlant l'économique et le religieux. C'est cette hypothèse que je souhaiterais conforter en montrant comment elle peut structurer la lecture de deux célèbres romans maritimes : *Moby Dick* d'Herman Melville et *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne.

Moby Dick et *Vingt mille lieues sous les mers* : les géographies de l'imaginaire au cœur de la complexité

Michel Roux

IUP « Aménagement maritime et local »

Université de Bretagne Sud

rouxmi@club-internet.fr

Résumé

Il est habituel de voir évoquer l'imaginaire marin sur le mode de l'archétype. Or l'objet de cet article est de suggérer que cet imaginaire peut générer des modes de représentation du monde marin très différents d'une culture à une autre. Si pour les Français la mer semble constituer une figure du dehors, une frontière aux marges du monde habité (paradigme des mondes clos), pour les Anglo-saxons en revanche, elle se présenterait comme un monde de lignes qui s'affranchissent de l'opposition terre-mer et étendent la civilisation des hommes au monde dans son entier. Ces paradigmes infiltreraient les regards à tous les niveaux, mêlant l'économique et le religieux. C'est cette hypothèse que je souhaiterais conforter en montrant comment elle peut structurer la lecture de deux célèbres romans maritimes : *Moby Dick* d'Herman Melville et *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne.

Mots-clés : imaginaire, paradigme, représentation, mers, océans.

Abstract

Moby Dick and Twenty Thousand Leagues Under the Sea:

Geographies of the Imagination in the Heart of Complexity

It is usual to read our common perception of the sea referring to archetypal figures. However this article aims at suggesting that different cultures produce different patterns: in the French perception of the sea, for instance, we can outline the predominant feature of an empty and external space, bounding inhabited world from outside (according to a pattern of "closed territories"). On the contrary, the Anglo-Saxon conception evokes the structure of a network: lines running over the opposition between sea and land, carrying throughout the whole world the values of civilization and human activities. These two patterns have a leading role in shaping the views and perceptions in all fields, from economics to religion. Going on this assumption in this paper, we will consider two famous sea novels which give us an illustration of these paradigms: Herman Melville's *Moby Dick* and Jules Verne's *Twenty Thousand Leagues Under the Sea*.

Key Words: imaginary, pattern, paradigm, perception, seas, oceans.

Il est habituel de voir évoquer l'imaginaire marin des hommes sur le mode de l'archétype : la mer, territoire du vide, véhiculerait des images de terreurs ou de poésie qui se joueraient des espaces, des époques, des économies et des cultures. Or rien n'est moins certain. En fait, pour avoir consacré une grande partie de mes recherches à la maritimité, il me semble légitime d'avancer l'hypothèse selon laquelle l'imaginaire peut générer des modes de représentation du monde marin très différents d'une culture à une autre. Ainsi, pour les Français, la mer semble constituer une figure du dehors, aux marges du monde habité. En effet, la France entretient dans ce domaine une position pour le moins paradoxale : alors que les activités traditionnelles — transport, construction navale, pêche — n'ont cessé de décliner, d'autres, et je pense plus particulièrement à l'activité touristique, le nautisme et la thalassothérapie, n'ont cessé de se développer d'une manière spectaculaire. Je n'insisterai pas sur les manifestations du déclin de l'économie de la mer, les chiffres parlent d'eux-mêmes : en 1994, la France se situait seulement au 8^e rang européen pour la construction navale, au 7^e rang pour les transports maritimes, au 5^e rang pour les quantités pêchées, alors qu'elle dispose de deux grandes façades maritimes, navigables, reliées à l'intérieur du pays par de profondes vallées fluviales, qu'elle contrôle une zone économique exclusive particulièrement vaste, que par sa population, son PIB et ses exportations, elle se situe au deuxième rang européen, qu'elle entend jouer un rôle diplomatique et géostratégique sur la scène mondiale et, enfin, qu'elle est confrontée, peut-être plus que ses voisins, aux problèmes environnementaux liés aux transports routiers.

À l'opposé, dès qu'il s'agit de traverser un océan à la nage, à la rame ou sur un voilier en solitaire, les Français n'ont pas leur pareil. Du reste, le dynamisme des exportations de voiliers traduit bien dans le domaine économique cette originalité; originalité que l'on retrouve aussi dans le développement spectaculaire de la thalassothérapie dont la conception, reposant sur la médicalisation de l'eau de mer, constitue là encore une spécificité française (Roux, 1997).

Autrement dit, tout se passe comme si, pour les Français, la mer n'avait jamais cessé de reproduire les mythes antiques et s'assimilait encore à Okéanos, le fleuve océan qui limite le monde habité, à Pontos qui incarne les éléments déchaînés ou à Téthys, qui représente les eaux fécondes, fertiles, régénératrices. La mer semble donc vouée aux héros et aux saints ou à la flibuste, excluant les hommes ordinaires et les activités profanes.

Cette attitude me semble relever d'un paradigme¹ que j'ai appelé *paradigme des mondes clos*, avec sa forme idéalisée, le cercle structuré par le centre et la frontière, paradigme dont on peut relever les signatures dans une multitude de domaines, dont l'organisation administrative, au sens le plus large, centralisée et géométrique, ne constitue qu'un exemple. La France n'aurait jamais vraiment rompu avec Descartes; elle aime séparer pour opposer et exclure, produisant ainsi une multitude de couples antagonistes — la raison ou l'imagination, la mer ou la terre, etc. —, toujours encline à subordonner la diversité, les réseaux, la multiplicité à des principes supérieurs.

Cette posture est bien différente de celles d'autres peuples pour qui la mer constitue un prolongement des activités terrestres. Si les Phéniciens, les Génois, les Hollandais, les Anglais, les Américains et d'autres encore ont pu s'imposer sur

mer en leurs temps, ce n'est pas parce qu'ils ont choisi la mer contre la terre, mais qu'au contraire ils ont su penser ces deux réalités dans un même cadre maritime et continental, à l'échelle locale et globale. Il suffit pour s'en convaincre de porter attention à leurs possessions du temps de leur puissance pour prendre conscience qu'ils se sont donné les moyens pour contrôler tous les points stratégiques — archipels, détroits, caps, ports en eaux profondes — qui jalonnaient les routes maritimes. Politique de prévention et d'anticipation, construction patiente et opiniâtre de joueurs de go, qui s'arrogent par la force, par la diplomatie ou par le négoce de petites parcelles continentales (quelques km²) d'où un ennemi mal avisé aurait pu interrompre les lignes de flux du grand commerce.

Il n'est pas que la position des cailloux sur l'échiquier du monde pour nous renseigner sur la nature complexe et intégratrice de ces regards. La conception du recrutement des équipages et celle du commandement, la façon de penser l'efficacité et la performance dans la construction navale, les réflexions sur la nature et l'origine des richesses, les fonctions dévolues à la production du territoire et à l'échange marchand témoignent elles aussi d'un regard cohérent produit et producteur d'un environnement, fait d'espaces différenciés à différentes échelles et de brassages de temps, jeu interactif de l'expérience, de l'immédiat et de l'anticipation.

Les thalassocraties ont mobilisé un autre paradigme spatial, celui que j'appelle le *paradigme du monde sur des lignes*, qui conçoit que le territoire ne se réduit pas à une surface fermée, mais peut prendre la forme de lignes qui s'entrecroisent et le long desquelles circulent les hommes, les idées et les richesses. Bref, un paradigme qui, dans le domaine de la pensée, préfère le réseau ou le rhizome à l'ordre hiérarchique ou à l'arborescence (Deleuze et Guattari, 1980 : 9).

L'opposition entre ces deux conceptions me semble ressortir avec netteté dans le domaine du roman maritime : l'océan dans les romans de Melville, Hemingway, London, Conrad, ne fonctionne pas de la même manière que dans les romans français. Alors que le roman français met en scène la lutte entre des initiés avec une nature en colère, leurs homologues anglo-saxons situent plus souvent le drame dans l'obsession d'un commandement à prolonger la civilisation des hommes dans les limites étroites du bastinage d'un navire. C'est cette heuristique que je voudrais illustrer en évoquant deux célèbres romans, de la même époque, mais inscrits dans des environnements différents : *Moby Dick* et *Vingt mille lieues sous les mers*.

En effet, dans le premier, les êtres, les choses, les éléments émergent sous forme de trajectoires : rectilignes, sinueuses, elles zigzaguent, se croisent, vibrent, résonnent, se captent et s'enroulent en tourbillons. Elles dessinent les contours éphémères d'un monde, où l'expérience linéaire de l'espace s'inscrit comme métaphore d'une pensée religieuse et économique dont Max Weber a montré les correspondances dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (Weber, 1964) : Dieu trace une ligne de fuite en pointillé que l'homme cherche à déchiffrer dans une poursuite illimitée du profit.

Dans le second, le voyage ne s'inscrit pas dans le même ordre spatial. Les individus n'opèrent pas sur une ligne de fuite; ils fuient la civilisation des hommes pour investir un espace refuge fermé et s'ancrer dans un présent immuable. À l'éthique protestante s'oppose celle du cénobite, au paradigme du *monde sur des lignes* s'oppose celui des *mondes clos*.

LE PARADIGME DU MONDE SUR DES LIGNES

Dans *Moby Dick*, tout se passe comme si le monde prenait la forme d'une trame complexe de lignes, en nombre infini, infinies elles-mêmes, que rien ne semble en mesure d'arrêter. N'affichant aucune origine et aucune destination, elles se développent par le milieu. En effet, l'existence des hommes, des baleines, leur destin, leur instinct, leur magnétisme, leurs terreurs, leurs rides, leurs veines et leurs nerfs, les vagues, les courants, les vents, les routes des bateaux, les lignes des harpons, les méridiens, les parallèles et les routes sur les cartes, la poursuite du profit, les lignes de compte, de crédit, de cotation, etc., n'apparaissent, le temps du roman, que sous la forme de trajets réels, en traits pleins sur des lignes infinies, continues mais en pointillé : traces éphémères d'un parcours vécu, anticipations imperceptibles d'une route préétablie par le destin, par des lois naturelles, par le désir, ou lignes de force immatérielles à l'origine de multiples téléconnexions. De ces trajectoires virtuelles en pointillé, il ne nous est rien dit : pas d'avant, pas d'après, pas de passé, pas de futur, juste un présent qui s'inscrit en trait gras. Les êtres et les choses n'ont pas d'histoire. On ne sait rien d'Ismaël, sinon son nom — « Je m'appelle Ismaël. Mettons. » — et que de temps à autre l'envie lui prend de naviguer :

Quand je me sens des plis amers autour de la bouche, quand mon âme est un brumeux et dégoulinant novembre, quand je me surprends arrêté devant une boutique de pompes funèbres ou suivant chaque enterrement que je rencontre, et surtout lorsque mon cafard prend tellement le dessus que je dois me tenir à quatre pour ne pas, délibérément, descendre dans la rue pour y envoyer dinguer les chapeaux des gens, je comprends alors qu'il est grand temps de prendre le large (Melville, 1980 : 41).

Et l'on ne saura rien de ce que sera sa vie après le naufrage du Péquod. De la même manière, il ne serait pas raisonnable de faire naître la folie d'Achab et la haine qu'il éprouve pour *Moby Dick*, au moment de sa mutilation, lors de sa première rencontre avec le cachalot. Car sa folie préexistait, en pointillé, cristallisant toute la folie qui sévit dans le monde depuis les origines; c'est cette rage, déjà ancrée au plus profond de lui, qui l'avait lancé, « comme un duelliste de l'Arkansas sur son adversaire, cherchant aveuglément avec une lame de six pouces à atteindre la vie, profonde d'une toise, de la baleine » (*idem* : 261).

C'est qu'il n'est aucun mur, aucun obstacle, aucune limite, aucune volonté, aucune distance, aucune force pas même divine pour bloquer, stopper ces lignes. Aucun espace n'est scellé par des frontières assez hermétiquement closes pour les enfermer ou s'en protéger, toutes sont traversables. L'auberge où descend Ismaël à New Bedford, et qui est elle aussi sur une trajectoire — « [Elle] semblait avoir été transportée (...) Les boiseries anciennes faisaient penser aux parois de quelque vieux vaisseau échoué » (*idem* : 52) —, est traversée aussi bien par les bordées de marins que par le vent d'Est. Les corps et les esprits (espaces en perpétuelle agitation, habités par des tourbillons intérieurs) sont ouverts et perméables aux vents, aux influences, aux terreurs, traversés par des idées, percés, mis à jour, etc. Ce jeune poulain du Vermont, nous dit Melville, n'a jamais eu le moindre contact avec le bison, qui éventre ses congénères dans l'Oregon à des milliers de milles de là; il n'en est pas moins sensible à l'odeur musquée de sa peau, car son instinct n'est que le segment d'une ligne imperceptible qui court sur l'ensemble de la planète

et lui fait sentir la proximité de ce dernier. De la même manière, rien ne peut dévier ou annihiler la puissance magnétique et dominatrice du regard d'Achab, née de sa folie, qui elle-même procède de l'absence de frontières étanches entre son âme et son corps : « son corps déchiré et son âme balafrée, saignant l'un dans l'autre, et ainsi se mélangeant, le rendirent fou » (*idem* : 262). Rien ne peut donc entraver le chemin de sa résolution : « [II] a des rails de fer et mon âme y court avec des roues creuses. Au-dessus des insondables gorges, à travers les cœurs arides des montagnes, sous les lits des torrents, sans me tromper je roule. Rien sur ma voie de fer ne peut m'arrêter, ni obstacle, ni traverse » (*idem* : 242).

Même la mort est sans effet sur ces lignes de « destinerrance² », car loin d'être un état, elle n'est qu'un passage, comme celui du nord-ouest : « une entrée subite, en vrac, sans avoir le temps de dire ouf, de l'homme dans l'éternité » (*idem* : 83).

Et l'issue tragique d'Achab, loin de mettre un terme à sa poursuite du Léviathan, le voit au contraire lié à jamais à ce dernier par une solide corde de chanvre jusqu'au cœur de l'enfer.

Le monde n'est donc qu'un ensemble de lignes qui courent de toute éternité en se succédant à elles-mêmes, identiques ou métamorphosées : les baleines suivent les courants animés par les vents, elles traînent dans leurs sillages ceux des bateaux qui s'inscrivent sur les cartes et dont les hommes portent les empreintes, rides et cicatrices; ces périples se transforment en légendes de gaillard d'avant, mais aussi et surtout en flux d'huile; l'huile devient ligne de compte, de crédit, d'investissement qui fait surgir, à Nantucket ou à New Bedford, des avenues bordées de demeures cossues, où, pour s'éclairer, l'on brûle chaque soir et sans scrupule cette même huile qui se résout alors dans le tracé incertain des flammes fuligineuses.

Dans l'univers de *Moby Dick*, toute la diversité du monde, toutes les différences sont saisies sous la forme de lignes de différentes natures, mais qui, soumises à la logique d'une pensée analogique, sont assimilées en une identité essentielle, une ligne essentielle : « Le monde est un vaisseau dans un voyage sans retour. La Chaire est la proue de ce vaisseau [...] C'est de là qu'on voit surgir la colère de Dieu et cette proue doit en supporter le premier assaut » (Melville, 1980 : 87). Ainsi, malgré l'infinie diversité et le caractère apparemment aléatoire des différentes trajectoires, aucune ne semble pouvoir s'échapper et se tenir éternellement à distance des autres.

Le roman de Melville ne décrit en fait qu'une seule course essentielle, la folie d'Achab engagé à la poursuite de *Moby Dick*. Mais cette course n'a rien de monolithique, car non seulement elle entrelace une multitude de filins hétérogènes qu'elle tisse en un indéfectible cordage, mais encore la participation de chacun de ces brins procède d'un tressage qui mêle étroitement le « Hasard, le Libre Arbitre et la Nécessité » (*idem* : 298).

La ligne droite, et plus particulièrement celle qui semble caractériser le parcours d'Achab, ne constitue donc pas le régime général des trajectoires. Elle s'apparente à un ordonnancement global, la Nécessité, qui oriente le mouvement désordonné des lignes régies par le Hasard ou le Libre arbitre, sans pour autant que chacune de ces lignes suive une trajectoire rigoureusement parallèle à cette nécessité.

À New Bedford, Ismaël, mû par son envie de prendre la mer, par son désir de partir chasser la baleine, eux-mêmes reflets d'une nature tourmentée d'une éternelle démangeaison pour les choses lointaines, choisit de se rendre à New Bedford. Là, il arpente les rues à pas hésitants en quête d'un logis bon marché; sa marche méandre à travers quelques auberges, tout en suivant le tracé impérieux et imperceptible de son instinct qui le guide vers la mer. Il trouve gîte et couvert au *Jet de la baleine* où le hasard — l'obligation de partager une même chambre —, puis le libre arbitre font entrer en résonance son chemin avec celui de Queequeg, le harponneur, pour les conduire, toujours au nom du hasard et de leur libre arbitre, sur le Péquod.

Le navire est lui aussi une manifestation de cet ordonnancement de lignes de destin qui s'entrecroisent sans ordre apparent. Pour le capitaine Bildad (l'un des armateurs), peut-être est-il avant tout un faisceau de lignes d'investissement qu'il administre et qu'il a confié à un bon capitaine dont la folie n'est qu'un épiphénomène et qui sait garantir la bonne rentabilité des chasses; pour le capitaine Peleg (l'autre armateur), il n'est sans doute d'abord que le prolongement de ses propres chemins de mer. Pour ce qui est de l'équipage, « véritable délégation d'Anarchis Cloots de toutes les îles de la mer et des quatre coins du monde » (*idem* : 184), il regroupe des individus, venus de tous les continents, mais vivant « sur leur propre continent, à part du continent général des hommes » (*ibid.*).

Il n'est qu'Achab, l'imperceptible, dont la présence ne se dévoile qu'en mer pour connaître le sens caché de cette expédition et transformer cette multiplicité en une meute guidée par la nécessité.

Ils étaient un seul homme; non pas trente. Comme le vaisseau qui les contenait, tous étaient faits de choses différentes : chêne, érable, pin, goudron et chanvre (toutes se combinant néanmoins entre elles pour ne former qu'une unique coque lancée sur son chemin, équilibrée et dirigée par la longue quille centrale), les individualités différentes de l'équilibrage, le courage de cet homme, les craintes de cet autre, toutes les variétés humaines se trouvaient soudées en une seule, et tous étaient dirigés sur le but fatal vers lequel Achab, leur unique seigneur et maître, tendait (*idem* : 707).

Le hasard et le libre arbitre tracent des lignes tour à tour droites, sinueuses, dont les circonvolutions dessinent des méandres, des boucles, des trèfles, etc.; elles se croisent puis s'ignorent, se retrouvent, convergent sur le mode simple du parallélisme ou plus sophistiqué de la résonance qui leur donne plus de force et d'assurance, et sans s'en rendre compte empruntent une direction générale, celle de la nécessité, qui se profile en filigrane.

La nécessité fonctionne comme un courant marin d'une puissance insoupçonnée qui entraîne tout ce qui flotte à la surface de l'eau dans une même orientation, indépendamment des sens de propagation propres de ces objets ou de ces êtres. En pleine mer, rien n'indique la présence du courant et quand bien même sa présence serait-elle attestée, il n'est pas forcément possible de s'y opposer. Malgré les avertissements du prophète rencontré par deux fois sur les quais de Nantucket, Ismaël et Queequeg, n'obéissant plus qu'à la nécessité, sont incapables de la moindre vigilance; ils embarquent sur le Péquod, scellant ainsi leur destin avec celui des autres membres de l'équipage, celui du navire et celui d'Achab. Et quand

plus tard, il arrivera à l'équipage et surtout au premier second Starbuck de douter du bien-fondé et du bon sens de cette quête, le magnétisme qui se dégage du regard et de l'attitude d'Achab viendra à bout de toute velléité de résistance.

La nécessité est une ligne de fuite qui procède par captation. C'est une ligne d'intensité, hautement polarisée, qui aveugle, rend sourd ou donne du sens, électrise ou aimante, fait vibrer, résonner et qui, de ce fait, lie irrémédiablement ce que le hasard et le libre arbitre ont d'abord réuni d'une manière plus ou moins lâche.

Du reste, la folie d'Achab, qui gagne les hommes et les entraîne au-delà de l'horizon, donc qui procède par captation, résulte elle aussi de ce processus de captation et d'accumulation :

Tout ce qui rend fou et qui tourmente, tout ce qui remue le fond trouble des choses, toute vérité contenant une partie de malice, tout ce qui ébranle les nerfs et embrouille le cerveau, tout ce qui est démoniaque dans la vie et la pensée, tout mal était pour ce fou d'Achab, visiblement personnifié, et devenait affrontable en Moby Dick. Il avait amassé sur la bosse de la baleine blanche la somme de rage et de haine ressentie par toute l'humanité depuis Adam, et, comme si sa poitrine avait été un mortier, il y faisait éclater l'obus de son cœur brûlant (*idem* : 262).

Là encore, il est impossible de déterminer un principe premier. Une folie flottante, latente, préexiste en pointillé à celle d'Achab. Et sans doute Achab a-t-il d'abord été capté, magnétisé, aimanté lui-même avant de pouvoir capter, magnétiser et aimer les autres. Qui d'Achab ou de Moby Dick poursuit l'autre? Est-ce Achab qui capte la baleine en l'investissant de la haine du monde ou est-ce la baleine qui capte la haine du monde pour la tourner en dérision?

Peu importe, ce qui nous intéresse ici, c'est le processus de captation qui concentre et condense des énergies diffuses pour en multiplier l'intensité :

Ainsi, parfois, dans les grands cœurs, pendant l'espace d'un instant, la somme des petites souffrances éparses sur la vie des hommes plus faibles se condense et s'accumule en une seule grande douleur. Et bien que chaque souffrance soit légère en elle-même, si les dieux le décrètent ainsi, tout un siècle de douleur intense est éprouvé en un seul instant, car dans leur âme les natures les plus nobles contiennent l'ensemble de toutes les âmes inférieures (*idem* : 701).

Cette captation ne suit pas les lois de la gravité, elle ne prend pas la forme d'un point, d'un centre ou d'une capitale hautement idéalisée, mais celle d'une ligne qui se met à vibrer et qui se transforme en une trajectoire, redynamisée de temps à autre par des mouvements tourbillonnaires.

En effet, l'obsession d'Achab n'est qu'une intense turbulence, installée au plus profond de son être qui le « possède si entièrement qu'elle semblait être le moule intérieur de chacun de ses mouvements » (*idem* : 231). C'est pris dans cette déambulation circulaire intérieure et extérieure qu'il s'adresse à son équipage pour le galvaniser, ressemblant alors à « l'horizon du côté du vent quand l'orage se lève » (*idem* : 232). C'est à un immense tourbillon qu'il les convoque à une chasse infinie « autour du cap de Bonne-Espérance, et autour du Cap Horn, et autour du Maelström de Norvège, et autour des flammes de l'enfer » (*idem* : 235). Et comme

pour mieux sceller leur alliance et en faire les éléments d'un ouragan général, plein d'une mystérieuse tension, il les réunit en cercle, les dévisage de son œil perçant, les soumet à la flamme de son magnétisme tout en faisant circuler la mesure pour leur transmettre son propre tourbillon :

Bois et fais passer [...] Faites le tour, le tour [...] Ça échauffe comme les sabots de Satan. Ça fait des spirales en vous. Ça vient briller dans votre œil comme la langue fourchue du serpent. C'est passé par là, ça revient par ici. Passe-le-moi... en voilà un gouffre! Les gars, vous ressemblez aux années; c'est comme ça qu'elles avalent la vie débordante (*idem* : 238).

Les cachalots n'échappent pas à cette loi; s'ils sillonnent les mers en longues processions, une fois attaqués, ils s'organisent en gigantesques rondes avant de reprendre leur course rapide. Quand l'un d'entre eux vient à succomber sous les coups des harpons et des lances, la mort fait tourbillonner son cadavre pour le diriger vers d'autres emplois; ce faisant, les innombrables enlacements de son agonie s'enroulent autour d'Achab pour lui transmettre « toutes les exigences universelles disparues et changées en eaux sans bornes des océans » (*idem* : 638). Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à voir les hommes périr dans de pathétiques remous lors de leur ultime confrontation avec Moby Dick, qui les terrifie en traçant des cercles de plus en plus resserrés autour d'eux, sonde et plonge dans « un Maelström bouillonnant sur lequel, un moment, les débris de cèdre odorant du naufrage [dansent] en rond » (*idem* : 710), avant de disparaître, aspirés par un gigantesque remous, tandis que les oiseaux tournoient en poussant de joyeux cris d'attente.

LA FOLIE D'ACHAB, DÉTERRITORIALISATION ET ESPRIT DU CAPITALISME

Le roman de Melville propose ainsi une géographie du monde, composée de lignes d'intensité qui traversent tous les espaces, se propagent à l'infini, négligent les origines et les destinations et obéissent à un principe de mouvement transcendant, lui-même linéaire, la folie d'Achab, cristallisation de la folie du monde.

La schizophrénie d'Achab, comme effectuation et réalisation de son désir, est une énergie libre, capable d'arracher, de déterritorialiser les êtres et les choses, de les affranchir de leurs territorialités — cadres, croyances, codes, ordres — au profit de celles qu'il crée dans sa fuite en avant. Rien ne semble pouvoir lui résister, ni la force primitive de ces bons sauvages que sont les harponneurs, ni la vertu et la droiture religieuse de Starbuck (le premier second), ni l'insouciance inaltérable de Stubb (le deuxième second), ni la médiocrité bouillonnante de Flask (le troisième second), ni le bon sens, mêlé d'avidité, de pragmatisme et de terreur de l'équipage.

Mais si, de prime abord, le monde menace sans cesse de s'enfoncer dans un espace sans monde (White, 1978 : 92), de sombrer sous les effets d'un magnétisme déréalisant et nihiliste, il n'empêche que la folie d'Achab reste le plus sûr des moteurs de l'entreprise capitaliste que représente la chasse à la baleine.

En effet, même si la fin du roman semble convaincre de l'absurdité de cette course sans fin, elle ne doit pas faire oublier qu'Achab passe aux yeux des armateurs pour un excellent capitaine, « au-dessus du commun [...] [dont le harpon] est le plus rapide et le plus sûr de tous ceux de l'île » (*idem* : 136).

Il tire notamment sa légitimité de la confiance que lui accorde Bildad, leur représentant, Quaker bon teint, immuable, scrupuleux, d'une piété et d'une rigueur sans défaut qui supervise les préparatifs en veillant à ce que le bateau ne manque de rien, mais aussi à ce que rien de superflu ne puisse être emporté. À aucun moment, la chasse n'échappe à la rationalité économique. Dès les premières pages, Ismaël s'empresse d'affirmer que s'il prend la mer comme d'autres se suicident — « pour chasser le cafard et se purger le sang » (*idem* : 41) —, il le fait en qualité de marin, parce que :

Tous ces types-là [armateurs et capitaines], mettent un point d'honneur à payer son dérangement, tandis qu'ils ne donnent jamais un sou à un passager, à ce que je me suis laissé dire : au contraire les passagers paient, eux. Et il y a la plus grande différence du monde entre payer et être payé (*idem* : 46).

La poursuite du profit n'a rien de honteux; Melville le rappelle dans un chapitre intitulé *L'Avocat*, en soulignant non seulement les retombées économiques de la chasse à la baleine, mais aussi son apport considérable à la connaissance et à l'exploration du monde, les baleiniers ayant été les premiers interprètes avec les sauvages et les premiers à avoir frayé la route aux autres navires, précédant en tout point de la planète les explorateurs. Et de conclure que leur réputation de bouchers, tirant profit de toutes espèces de souillure, n'est pas méritée, qu'elle relève d'un discours hypocrite et qu'ils méritent une juste reconnaissance de leur utilité et de leur dignité.

À l'évidence pour Achab, la poursuite de la baleine ne se confond pas avec celle du profit; il est l'instrument d'un dessein qui l'a capté en tressant le Hasard, celui de la première rencontre avec Moby Dick, le Libre Arbitre, son désir et sa volonté, et la Nécessité de concentrer la folie du monde, un dessein qu'il impose à son tour à l'équipage déterritorialisé et capté. Mais l'adhésion de l'équipage n'est possible que si les trois torons de la tresse sont réunis (Hasard, Libre Arbitre et Nécessité). Si les hommes se trouvent engagés sur cette ligne de fuite, c'est en raison du Hasard qui les a conduit là, sur les quais de Nantucket, alors que le Péquod recrutait, mais aussi parce que la Nécessité les priait d'aller témoigner en délégation avec Achab des torts du monde. Mais Achab ne peut conduire cette entreprise à son terme que s'il respecte le Libre Arbitre des hommes, s'il répond à leur espoir de gagner de l'argent, espoir assorti du plaisir de participer à une équipée chevaleresque ou sauvage. Et il en est bien conscient, quand après leur avoir dévoilé son objectif ultime, il s'emploie à « paraître fidèle au but naturel du voyage du Péquod; observer les usages ordinaires et aussi s'efforcer de montrer un intérêt passionné pour toutes les poursuites qui faisaient partie de sa profession » (*idem* : 297). Car il sait qu'à détourner les hommes de leur Libre Arbitre, il s'exposerait alors à l'inculpation sans réplique d'usurpateur et il risquerait de se trouver en proie à la révolte légitime de l'équipage. Pour poursuivre son dessein, il a besoin d'outils et, assuré de ce que, de tous les outils en usage, les hommes sont ceux qui sont le plus aptes à se détériorer, il se fait le parfait disciple d'Adam Smith :

Mais l'homme a presque continuellement besoin du secours de ses semblables, et c'est en vain qu'il attendrait leur seule bienveillance. Il sera bien plus sûr de réussir s'il s'adresse à leur intérêt personnel et s'il leur persuade que leur propre avantage leur commande de faire ce qu'il souhaite d'eux. [...] Donnez-moi ce dont j'ai besoin, et vous aurez de moi ce dont vous avez besoin vous-mêmes. [...] Comme c'est ainsi par traité, par troc et par achat que nous obtenons des autres la plupart de ces bons offices qui nous sont mutuellement nécessaires, c'est cette même disposition à trafiquer qui a dans l'origine donné lieu à la division du travail (Smith, 1976 : 48).

En adoptant ce comportement, Achab ne fait que reproduire le comportement des armateurs, Bildad et Peleg, qui n'ignorent pas qu'il lance son harpon dans des ennemis plus étranges que des baleines, mais qui savent apprécier ce que sa folie peut rapporter.

Autrement dit, la captation des lignes, de toutes les lignes, par la folie d'Achab, relève autant de son magnétisme que des vertus de l'échange marchand et de la division du travail, cette dernière étant poussée au plus haut point sur le Péquod. L'aptitude des lignes à se succéder en se métamorphosant n'est alors que la traduction géographique de cette division du travail qui permet une circulation plus générale, celle du profit : chaque ligne semble opérer selon une logique propre et dans un champ spécifique, mais chacune ne constitue en réalité qu'un brin infime d'un seul et unique tissage.

En effet, la poursuite du profit est la ligne, la trajectoire essentielle, la Nécessité suprême qui déterritorialise les êtres et les choses pour mieux les capter et les surcoder à cette fin. Or cette poursuite ne peut s'effectuer sans la folie d'un Achab, qui en est le plus sûr garant. Comme l'ont montré Adam Smith et plus tard Max Weber, il est impossible de réduire le capitalisme à une efficace mise en œuvre pour la satisfaction des besoins matériels :

L'argent est à ce point considéré comme une fin en soi qu'il apparaît entièrement transcendant et absolument irrationnel sous le rapport du « bonheur » de l'individu ou de « l'avantage » que celui-ci peut éprouver à en posséder. Le gain est devenu la fin que l'homme se propose; il ne lui est plus subordonné comme moyen de satisfaire ses besoins matériels (Weber, 1964 : 50).

L'accumulation ne peut pas se réduire à un processus soumis à la seule rationalité économique; au contraire, il y a manifestement une certaine forme de déraison à vouloir poursuivre le profit au-delà, à cumuler plus de biens qu'il n'est possible de consommer, et ce d'autant plus qu'Achab ne transforme à aucun moment les profits objectifs qu'il dégage de son entreprise en éléments de confort : il dort et prend ses repas sur le pont, offre sa cabine à Pip, le matelot froussard qui a perdu la tête; plus encore, il ne fait rien pour prolonger dans le temps la jouissance hypothétique de ses biens, lui qui, handicapé, ne manque pas de s'exposer en première ligne lors des confrontations avec les baleines. La poursuite du profit ne sacrifie en rien à une quête hédoniste, ni même à un quelconque goût du pouvoir sur les autres, elle répond à une nécessité intérieure, ou plus exactement une Nécessité intériorisée, préexistante, une ligne déjà tracée mais en pointillé à la surface du globe, tellement impérieuse et hégémonique qu'elle impose paradoxalement aux hommes une ascèse sans faille.

Et ce qui vaut pour Achab vaut, toutes proportions gardées, pour le marin qui, à l'instar de Bulkington, enchaîne tour du monde sur tour du monde, campagne sur campagne, comme si la terre lui brûlait les pieds, et qui a l'intuition que :

Seule, dans le détachement de la terre, réside la vérité la plus haute, la plus illimitée — aussi illimitée que Dieu — il vaut mieux périr dans cet infini hurlant que d'être ignominieusement rejeté sur les terres sous le vent, mêmes si elles sont sûres (Melville, 1980 :168).

La poursuite du profit répond donc à deux logiques. Elle ressortit d'abord à une déraison essentielle, universelle, préexistante, la Nécessité, inconsciente chez les plus ordinaires et consciente pour les autres, qui les fait se dépasser et courir toujours plus avant, au-delà des satisfactions immédiates et de l'horizon, mais qui les fait renoncer à profiter de ce qu'ils allaient chercher. C'est cette divergence permanente entre quête du profit et jouissance, cette incessante déterritorialisation qui fait reprendre la mer avant même d'avoir pu dépenser les gains de la campagne précédente, qui permet l'accumulation désintéressée du capital. Mais dans la mesure où cette folie est plus ou moins ressentie ou assumée selon les individus, elle ne peut se concevoir sans convoquer aussi le Libre Arbitre dont les manifestations se traduisent dans les échanges économiques associés à la division du travail. Ce sont ces échanges — résonances, transmutations des lignes, etc. — qui donnent alors à une entreprise apparemment nihiliste et désespérée, d'une part son caractère rationnel, et d'autre part son aptitude à œuvrer pour la communauté. La folie d'Achab (et par extension celle des autres hommes), en tant que ligne infinie et déterritorialisante, crée les conditions d'une poursuite illimitée du profit, et par l'ascèse qu'elle induit, une accumulation tout aussi illimitée; le libre arbitre, l'échange, la sélection du travail et l'apparente rationalité économique lui confèrent une caution indispensable dans la garantie qu'elle offre à la communauté de répartir les biens accumulés.

Moby Dick constitue une illustration anticipée des hypothèses que Weber formule dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* : pour les protestants, Dieu est transcendant et sa nature est infinie et incompréhensible; quant à l'homme, il avance sur un chemin de solitude tracé par la prédestination, angoissé par l'incertitude des desseins de Dieu à son égard. Pour assumer cette tension, il tente de déchiffrer les signes de son élection dans la qualité de son travail et la réussite économique qui sanctionne sa bonne conduite. La poursuite du profit et l'accumulation n'ont pas pour objet la satisfaction de ses besoins matériels, elles répondent à une vocation [Beruf] envers laquelle l'individu se sent une obligation morale. L'ascèse constitue dès lors le deuxième volet indispensable de son existence, dans la mesure où elle lève toute ambiguïté morale sur l'acquisition illimitée des biens : « Travailler à être riches pour Dieu, non pour la chair et le péché » (Weber, 1964 : 197). Les sujets opèrent donc sur une ligne en pointillé qu'il leur faut réaliser, en se soumettant à la Nécessité irrationnelle de poursuivre le profit, mais de la manière la plus efficace qui soit, la plus rationnelle, en tenant compte du bien de la communauté :

L'éthique des Quakers, elle aussi, pose que, pour un individu, la vie professionnelle doit constituer un exercice de vertu ascétique, une preuve, par la conscience qu'il y met, de son état de grâce, lequel produit tout son effet dans le soin diligent et la méthode avec lesquels il vaque à sa besogne. [...] L'utilité d'un métier, l'approbation

que Dieu lui accordent se mesurent d'abord, il est vrai, selon la morale; ensuite, selon l'importance des biens qu'il fournit à la communauté; de plus, et ce troisième point est pratiquement le plus important, selon l'avantage économique qu'il procure (*idem* : 195).

Cette intuition du monde habite les différents acteurs de *Moby Dick*. Ainsi, quand Bildad (un des armateurs) quitte le navire, après avoir officié comme pilote au moment du départ, il ne manque pas dans ses dernières recommandations de mêler intimement l'éthique et le souci du profit : « Ne faites pas trop la chasse le jour du seigneur, les gars... mais ne manquez pas non plus une bonne occasion; ce serait refuser les dons du ciel » (*idem* : 166). Starbuck (le premier maître), dont le physique est dépourvu de tout superflu, affiche en toutes circonstances une attitude grave, religieuse, voire superstitieuse, mais en même temps pragmatique; avare de plates paroles et d'exploits gratuits, il affiche un courage qui ne s'apparente pas à celui d'un chevalier en quête d'épopées, mais ressemble davantage à une chose pratique, toujours à portée de main.

Pour Achab, il est évident que si la structure de ce regard reste opératoire, ce n'est qu'au prix d'un renversement de valeur. La Nécessité qui anime sa vocation [Beruf] n'est pas d'inspiration divine, mais démoniaque. Achab incarne une ligne qui se propage sous la ligne d'Équateur, sous la ligne de flottaison, là où dort Jonas en proie à ses tourments, dans le mauvais hémisphère, celui de la folie humaine.

Mais à cette inversion près de la polarité, la logique qui l'anime reste la même que celle qui guide l'ensemble des acteurs : un trajet au-delà de l'horizon mené sans la moindre fantaisie, la raison au service de l'irraisonné, l'abolition des frontières et la réunion des contraires, le profit et Dieu, l'officier blanc et le harponneur sauvage, le calcul et l'instinct, le visible et l'imperceptible, l'esprit et l'âme dissous dans le grand océan planant au-dessus des tourbillons des cartésiens.

Or quelle forme spatiale sinon la ligne, « direction continue dans un sens déterminé » (*Le Petit Robert*, 1993), pourrait traduire avec plus de transparence et d'intelligibilité pour le langage ce paradigme éthico-économique? Mieux encore, une ligne de fuite, qui court là-bas au loin, jusqu'à l'horizon et au-delà.

Une ligne de fuite qui n'a rien à voir avec une fuite. Le voyage du Péquod n'est pas une évasion; il ne s'agit pas pour Achab et ses hommes d'échapper à un monde terrestre dévalorisé au profit d'un espace océanique chargé d'affect; il ne s'agit pas non plus de s'éloigner de soi, des siens ou d'une quelconque origine, de migrer temporairement ou à jamais. La ligne de fuite ne se détermine pas par rapport à un passé, elle oriente le regard devant, au loin, dans le futur. S'y projeter, c'est déjà se livrer à un travail d'anticipation, c'est aller à la rencontre de son destin, chercher une réponse à la question sans réponse du salut, procéder à une ultime vérification, poursuivre une vérité qui ne cesse de se dérober. Vivre sur une ligne de fuite ne consiste pas à mettre des milles entre soi et son passé, mais à réduire le trajet qui sépare du futur en allant à sa rencontre. Les baleiniers ne chassent pas les cachalots sur leurs territoires, ils naviguent en direction des zones où ils sont susceptibles de se diriger; ils cherchent à croiser leurs sillages sur le point de fuite où convergent les trajectoires. Aussi ont-ils besoin de ces hasards opportuns qui leur font croiser des bateaux venus de leur futur et échanger lors des « gam » des informations si précieuses pour construire et anticiper les trajectoires des cétacés.

Dans ces conditions, le passé n'est investi d'aucune valeur particulière, car il ne renseigne en rien sur le devenir; il n'est porteur d'aucune garantie en ce qui concerne l'avenir. Rien ne dit que ce qui a été sera, que les baleines seront là où elles étaient les années précédentes. La vérité n'est pas déductible : elle ne découle pas mécaniquement de l'exactitude des causes, de la qualité des racines, des origines et de ce qui est à l'amont. Elle est un processus en construction, une route à tracer; seule la progression révèle le sens de la démarche, conscience immédiate, aussitôt effacée et qu'il faut déchiffrer à nouveau en se remettant en marche. La vérité se dessine dans la vague d'étrave à la proue du navire et se dissipe rapidement dans le sillage éphémère. Le sillage renseigne sur le caractère rectiligne de la trajectoire effectuée, il n'indique pas que le bateau la poursuivra avec la même rigueur. Dans *Typhon* de Joseph Conrad, le capitaine MacWhire s'interroge sur la route qu'il doit suivre : la houle forçait, bien qu'il n'y ait pas le moindre souffle d'air. Il voit dans ces observations la signature d'un cyclone et son second le presse de modifier le cap pour éviter une terrible tempête. Mais le capitaine ne peut se résoudre à ce choix qui repose sur des hypothèses établies d'après des expériences passées, consignées dans les ouvrages de navigation. Pour lui aussi, la vérité est à la proue du Nan-Shan; elle est devant, sur un chemin en pointillé dont il ne sait rien :

Je ne connais rien de plus absurde! Si on devait croire tout ce qui est écrit là-dedans, on passerait le plus clair de son temps à courir les mers pour s'efforcer de contourner le gros temps. [...] S'il y a une moindre parcelle de vérité là-dedans, il faudrait que je me déroute sur-le-champ, que j'aie je ne sais où, au diable sans doute, puis que je repique sur Fou-Tchéou par le nord, à l'arrière du sale temps qui rôde dans nos parages. [...] Mais supposez que je me détourne de ma route et que j'arrive avec deux jours de retard. On me demandera « Où avez-vous été tout ce temps, capitaine MacWhire? » Il me faudra répondre : « Je me suis détourné pour éviter le mauvais temps. » Et eux me feront : « Ça devait être du sacré mauvais temps. » Et moi : « Je n'en sais rien, je m'en suis tenu à bonne distance » (Conrad, 1995 : 67).

Le roman de Melville laisse lui aussi peu de place au passé, consigné dans une histoire. Il incline vers la géographie : tout n'y est affaire que de direction, d'orientation, de ligne de fuite, de ligne de mire, de ligne de visée; il s'agit avant tout pour les acteurs d'être en ligne.

Ce type de voyage est tout le contraire d'une rupture, d'un voyage initiatique, sacré, qui ferait mourir pour mieux renaître, transformerait un Chaos en Cosmos; il est le quotidien dans sa totalité, profane, religieux, laborieux, reposant, tragique, joyeux, maritime, continental, etc. Le roman de Melville ne sacrifie à aucun moment aux standards du roman épique ou d'aventure français. Bien que rien ne l'indique dans le titre, il met en scène des travailleurs de la mer, des pêcheurs tout en évoquant les savoirs et les techniques de son temps. Avec *Moby Dick*, c'est toute la chaîne baleinière qui est présentée par le menu au plan économique, scientifique, technique, social, culturel et religieux : le recrutement de l'équipage, l'armement du bateau, la navigation, la cétologie, la chasse, le dépeçage, la transformation en huile, l'usage de cette huile, le nettoyage du bateau, la vie à bord, l'organisation du travail et du temps libre, les rapports sociaux à bord, les croyances, les espoirs et les craintes des hommes, les rapports avec les autres bateaux, etc.

Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas une dimension métaphysique dans l'approche de Melville; mais cette dernière n'est pas différenciée, elle est liée avec une solide épaisseur aux réalités prosaïques, si bien réalisée qu'il n'est plus possible de reconnaître les torons qui relèvent de l'éthique religieuse et ceux qui procèdent de l'esprit du capitalisme.

En ce sens, H. Melville s'oppose radicalement à Victor Hugo, Pierre Loti ou Jules Verne qui, contrairement à ce que peuvent laisser entendre les titres de leurs ouvrages et l'apparence trompeuse de leur discours pseudo-scientifique, social ou ethnologique, mettent en scène non pas des hommes de leur temps et de leurs espaces, mais des êtres élus, en rupture de ban avec leur monde d'origine, unis par des liens sacrés avec la Mer, au singulier, *figure du dehors* (White, 1978) aux marges du monde habité.

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS ASCÈSE ET PARADIGME DES MONDES CLOS

En première instance *Moby Dick* et *Vingt mille lieues sous les mers* présentent de fortes ressemblances : Jules Verne met en scène un monde marin habité par un monstre destructeur, un cétacé à qui il est décidé de donner la chasse. À cette occasion, le héros-narrateur fait la rencontre d'un harponneur. Mais rapidement, les hasards de l'entreprise les plongent dans le ventre de l'animal qui se révèle être un sous-marin, commandé par le capitaine Némó, dont l'errance n'est pas sans rappeler celle d'Achab : le Nautilus tient à la fois de *Moby Dick* et du *Péquod*, un redoutable syncrétisme au service de la folie d'un homme. Mais les termes de l'analogie s'arrêtent là, à la forme extérieure des deux romans, car les structures diffèrent radicalement. Le monde de Verne ne s'organise pas sur des lignes infinies, il propose au contraire un emboîtement d'espaces fermés. Le Nautilus est moins un bateau qu'une île, qu'une cité idéale, utopique, créée en opposition au monde profane, à l'initiative de son souverain qui revendique cette rupture :

Monsieur le professeur, répliqua vivement le commandant, je ne suis pas ce que vous appelez un homme civilisé! J'ai rompu avec la société toute entière pour des raisons que moi seul j'ai le droit d'apprécier. Je n'obéis donc point à ses règles, et je vous engage à ne jamais les invoquer devant moi (Verne, 1869 : 96).

Alors qu'Achab, galvanisé par son obsession de la baleine blanche, inscrit son destin au sein d'une entreprise capitaliste, soumise aux lois de l'échange et de la production, Némó soustrait son expérience aux conditions du monde profane. Alors que la mer n'est, pour le premier, que le prolongement de la terre — toutes les lignes se transforment et se prolongent indifféremment sur les étendues solides et liquides pour les besoins d'une circulation économique et métaphysique —, elle apparaît pour le second comme un anti-monde, un désert sublime dont la connaissance permet à la fois de se mettre à l'abri des hommes et d'y découvrir une vérité essentielle. L'océan est un monde clos, en dehors du monde, dont seule la surface est effleurée de manière éphémère par la civilisation. Némó peut vivre indéfiniment au sein de la masse liquide qui lui procure tout ce qu'une existence particulièrement sophistiquée est en droit d'attendre — nourriture, matières premières et sources d'énergie, etc. — jusqu'aux parfums les plus raffinés. Non seulement la mer est une totalité dans l'espace, un principe autonome, mais elle

l'est aussi dans le temps, en tant que principe premier dont dérive toute chose, et qui sera à la fin de toute chose : « C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle » (*idem* : 104).

Némo est d'ailleurs, toutes proportions gardées, le pendant de cette mer qui ne doit rien qu'à elle-même. Comme il le rappelle, il est tout à la fois le capitaine, le constructeur et l'ingénieur du Nautilus, il en est l'alpha et l'oméga; le sous-marin est son œuvre; il en a conduit la réalisation sur un îlot désert, en plein océan, dirigeant des ouvriers, qui sont ses ouvriers, mais plus encore ses compagnons, qu'il a instruits et formés lui-même; et une fois l'ouvrage terminé, le feu a détruit toute trace de leur passage. Les sciences et les techniques n'échappent pas au paradigme des *mondes clos*; elles s'épanouissent au sein d'un univers entièrement émancipé des réalités économiques et sociales, de la division du travail et de l'échange, des modes et des rapports de production (Chesnaux, 1971). Au reste, il est symptomatique d'observer que leur présentation sacrifie pour l'essentiel à une stricte taxinomie qui enferme le monde marin et sous-marin dans des règnes, des embranchements, des classes, des ordres, des familles, des tribus, des genres, des espèces, des sous-espèces, des groupes, des variétés, des races, des formes parfaitement compartimentés.

Le Nautilus n'échappe pas à cette géométrie qui se referme sur elle-même. Il se compose de deux coques, l'une intérieure, l'autre extérieure; toutes les chambres sont séparées les unes des autres par des cloisons étanches; le timonier barre le submersible depuis sa cage; un canot parfaitement étanche occupe une cavité dans sa coque, etc. Il contient à son bord tout le nécessaire pour une vie de reclus : c'est un ensemble de réservoirs, d'eau, d'air, de vivres, de livres, de partitions de musique, d'œuvres d'art, etc. Tout est conçu à bord pour réduire les échanges à quelques rares opérations de reconstitution des stocks; et encore faut-il rappeler que ces opérations n'exigent pas de quitter l'univers marin, que le bâtiment est complètement indépendant du monde continental. Et ce qui vaut pour ce dernier vaut également pour les hommes qui, à l'intérieur, peuvent se retirer et disparaître dans leurs cabines; Némo a fait installer dans la sienne, à l'aspect sévère, presque cénobitique, tous les instruments nécessaires pour diriger la marche du sous-marin sans en sortir.

Ainsi, au paradigme du *monde sur des lignes* qui infiltre le roman de Melville se substitue dans le livre de Verne celui des *espaces clos*, dominé par l'idée de frontière. Tout ce que Melville épisse, la terre et la mer, la quête de Dieu et celle du profit, le social et la métaphysique, les connaissances scientifiques et les usages, etc., Verne le disjoint. Alors que Melville tisse des lignes en tressant le Hasard, le Libre Arbitre et la Nécessité qui les font se croiser, vibrer, résonner, s'aimer, se transformer et se capter, Verne construit des pièges pour les bloquer, les briser ou les enfermer. Achab ne parle jamais de ses hommes, mais des hommes; il ne les retient pas prisonniers à bord, mais, comme nous l'avons vu, il les capte par son magnétisme et par l'échange marchand; les équipages, comme le roman le montre bien assez, ne cessent du reste de se former et de se disperser au rythme des escales. Il n'en est pas de même à bord du Nautilus. L'équipage fait partie intégrante du monde fermé de Némo; il ne rassemble d'ailleurs que des hommes qui, apparemment, ont renoncé à jamais à toute forme d'existence familiale. Quant au professeur Aronnax, à Conseil et à Ned Land, retenus à bord contre leur gré, ils refusent de se lier à lui par un

quelconque serment. Les personnages restent imperméables les uns aux autres : le capitaine laisse plus ou moins indifférents Conseil et Ned Land, il éveille incontestablement la curiosité scientifique du professeur, sans jamais pourtant exercer sur lui un magnétisme comparable à celui d'Achab sur Starbuck.

Les lieux et les hommes de *Vingt mille lieues sous les mers* ne sont pas traversables; ce sont tous des coques imperméables sur lesquelles les boulets de canon rebondissent. Toute l'action se déroule en vase clos : dans un océan clos, dans un monde vivant bien isolé de celui de la mort dont il n'est rien dit, dans des habitacles et des catégories définis et étanches, qu'il s'agisse du sous-marin, des scaphandres, des cimetières de corail, de la banquise, etc., ou des différents taxons :

Quel indescriptible spectacle! Ah! Que ne pouvions-nous communiquer nos sensations! Pourquoi étions-nous emprisonnés sous ce masque de métal et de verre! Pourquoi les paroles nous étaient-elles interdites de l'un à l'autre! Que ne vivions-nous, du moins, de la vie de ces poissons qui peuplent le liquide élément, ou plutôt encore de celle de ces amphibiens qui, pendant de longues heures, peuvent parcourir, au gré de leurs caprices, le double domaine de la terre et des eaux (*idem* : 279).

Verne construit un hémisphère, qui est moins un anti-monde qu'un autre monde, sans production, sans travail salarié, sans division du travail, sans échanges, sans argent; il se fait l'apologue de l'autarcie et bâtit, non pas une prison dorée, mais un gigantesque espace refuge.

Les analogies entre *Vingt mille lieues sous les mers* et *Moby Dick* qui se manifestent en première lecture s'estompent donc rapidement si l'on procède à une phénoménologie des valeurs de l'espace. Loin de se confondre dans un même imaginaire marin, les deux romans proposent deux familles de regards sur le monde et la mer. Dans la première, il est possible de vivre pleinement en mer comme à terre, d'y accomplir un travail, d'y accumuler un capital dans la stricte observance des volontés de Dieu, le profit naissant d'une course irraisonnée, d'essence divine, mais aussi de la division du travail et de l'échange. Dans la seconde, l'océan, coupé des réalités terrestres, offre les conditions d'un espace refuge, imaginé et vécu sur le modèle du monastère.

Ce n'est pas la mer qui rapproche Melville de Verne, mais leur commune inquiétude devant l'imperfection humaine. Ils ont en commun de s'interroger sur la fatalité qui oppose l'homme à l'ordre divin ou naturel. Une même crainte de la faillibilité de l'âme ou de la raison, mais qui convoque deux modes de résolution séparés par un schisme.

Dans un cas, l'homme ne peut espérer aucune certitude quant à la route que Dieu a tracée pour lui : le fidèle devra se contenter d'une probabilité, espérée et déchiffrée dans la juste récompense qu'il reçoit de son travail et de son ascèse. Dans l'autre, il est possible d'être sauvé, à condition de réussir, par une stricte observance, à protéger l'âme contre la chair ou l'être contre le monde. D'un côté, la ligne ou plus exactement la ligne de fuite, sans origine et sans fin, de l'autre, la fuite qui aboutit à la cellule, l'abri. Deux lignes, dira-t-on; à la rigueur, mais alors que la première se fonde elle-même, qu'elle s'affranchit du point, en ce sens que c'est elle qui le crée lorsqu'elle s'enroule ou lorsqu'elle croise une autre ligne, la seconde est un segment qui ancre le présent à une vérité originelle — drame, faute,

révélation. Autrement dit, une opposition radicale entre le mouvement qui s'auto-entretient et l'accomplissement d'un trajet balisé qui aboutit, s'immobilise et se fixe à jamais. C'est dans cette double représentation de l'espace et du temps que s'établit la différence entre les expériences d'Achab et de Némó, celle du puritain et celle du moine.

En effet, si l'hypothèse d'un rapprochement entre le paradigme du *monde sur des lignes*, l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme mérite d'être posée en tant que féconde heuristique, l'idée d'une homologie de structures spatiales entre l'univers de *Vingt mille lieues sous les mers* et celui du monastère vaut, elle aussi, d'être examinée. Et ce, comme on l'aura compris, sans qu'il soit nécessaire de chercher chez les auteurs comme chez leurs héros l'expression explicite, consciente ou engagée de leur adhésion à l'une ou l'autre de ces éthiques, ces hypothèses opérant dans le champ du paradigme.

C'est que la grande affaire du monachisme, depuis la faute originelle, est de se garder du monde. La première territorialisation au paradis fut un échec entraînant une rupture entre le Royaume de Dieu et la terre : le Royaume de Dieu est devenu une idée eschatologique, et son espérance n'est pas liée à sa réalisation au présent (Dujardin, 1991). S'il constitue une réalité première, cette dernière ne peut être qu'intériorisée, condensée dans l'âme : la séduction de la territorialité s'oppose dorénavant à un idéal de déterritorialisation au profit d'une vérité intérieure :

N'aimez pas l'univers, ni ce qui est dans l'univers. Si quelqu'un aime l'univers, l'amour du père n'est pas en lui, parce que tout ce qui est dans l'univers, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, la fanfaronnade de la vie, ne vient pas du père, mais de l'univers. Or l'univers passe, lui et sa convoitise, mais qui fait le pouvoir d'Elohim demeure en sa pérennité (Jean, *Lettres*, 2, 15).

Dans ces conditions, la question de la frontière entre le dedans et le dehors, l'âme et le corps, le Royaume de Dieu et l'existence sur terre, s'installe au cœur de la réflexion théologique, comme une aporie essentielle : le chrétien a besoin du monde pour exister et pour révéler l'existence de Dieu, mais il ne doit pas s'y attacher et perdre de vue sa quête spirituelle. Le séjour sur terre est autant l'occasion d'un rachat, s'il sait se détacher de ses attraits, que l'occasion de réactualiser au contraire le péché originel, s'il leur succombe : « Deux amours ont bâti deux cités, l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité de la terre, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la Cité de Dieu » (saint Augustin, 1949 : 114). Comment résoudre l'angoisse suscitée par la coexistence voulue par Dieu de deux espaces appelés à se développer des origines à la fin des temps ? Or même si la philosophie augustinienne cherche à dépasser ce manichéisme en rappelant que si la cité de la terre est la cité des hommes vivant selon l'homme en bannissant les valeurs divines et que la cité de Dieu est celle des hommes vivant selon Dieu, mais en incluant les valeurs humaines, psychologiques et sociales, il n'en reste pas moins vrai que le fait que ces deux amours s'entrelacent au sein d'un même cœur et d'une même société renforce le caractère douloureux de l'expérience chrétienne. Toute l'histoire de l'Église est là pour retracer cette incessante oscillation qui pousse la chrétienté tantôt dans l'affirmation d'un pouvoir temporel au service du pouvoir spirituel, tantôt dans le refus du monde au profit du désert, seul à même de protéger l'âme de la chair.

De ce fait, pour le moine, le tracé de la frontière reste un acte essentiel. Car il s'agit pour lui d'inventer un territoire qui, par sa richesse et sa pureté, favorise l'éclosion ou la préservation de l'âme en la mettant à l'abri des tentations et des corruptions de la chair et du monde; il lui faut établir une Règle qui garantisse l'autarcie :

Le monastère doit, autant que possible, être disposé de telle sorte que l'on y trouve tout le nécessaire : de l'eau, un moulin, un jardin et des ateliers pour qu'on puisse pratiquer les divers métiers à l'intérieur de la clôture. De la sorte les moines n'auront pas besoin de se disperser au dehors, ce qui n'est pas du tout avantageux pour les âmes (saint Benoît, 1987 : 153).

Ce n'est donc pas dans une poursuite au-delà de l'horizon que l'homme trouve son accomplissement, mais au contraire en s'immobilisant dans un lieu sûr, en fermant l'horizon, pour mieux fixer son regard sur cette vérité fondamentale qu'est l'expérience du Christ. Le futur n'a pas de valeur projective, seule compte la mise en conformité du présent et du passé; le fidèle marche vers Dieu, selon des indications données aux origines. Cette confiance en les commencements plaide pour l'herméneutique et l'obéissance, l'immobilité et l'ascèse.

Ce n'est donc pas dans l'échange que le moine cherche les conditions de son existence, mais dans la production du sol. La poursuite illimitée du profit n'a aucun sens, elle s'efface devant la seule nécessité de fortifier *l'espace-corps* en veillant à ce que ce dernier ne prenne pas trop d'épaisseur et ne vienne à l'étouffer. Il est un juste équilibre à trouver; le développement de *l'espace-corps* qui entoure le centre ne doit pas être une fin en soi, mais juste une garantie.

D'où le rapport ambigu entre le centre et la périphérie à laquelle il est demandé d'être étanche et nourissante, mais à laquelle il est refusé toute autonomie; elle est à la fois l'amie et l'ennemie : qu'elle vienne à être percée ou qu'elle dépérisse et l'ensemble s'effondre; qu'elle se laisse contaminer par l'extérieur ou prospère au-delà du strict nécessaire, et c'est l'âme qui est menacée au plus profond d'elle-même. Ainsi, lorsque les monastères cisterciens s'équipent de moulins perfectionnés au XII^e, ils introduisent une ouverture sur le monde en se transformant en des lieux de progrès, d'échanges économiques, donc de rencontres; ils rentrent doublement dans l'histoire, d'une part en introduisant une nouveauté technologique, mais aussi en participant activement aux réalités humaines. Saint Bernard les fera interdire. Certaines abbayes iront jusqu'à détruire des villages et expulser des paysans pour maintenir un désert-frontière qui protège leurs fondations du monde.

Il y a là une aporie fondamentale qui crée un emboîtement sans fin d'espaces sacrés, d'espaces-corps et d'espaces-frontières. L'âme du moine siège au cœur du corps soumis à l'ascèse dans le désert de la cellule, entourée par le jardin, à qui il est demandé de nourrir le corps et ainsi de dispenser l'âme du contact corrupteur du monde; le monastère se défend de ce dernier, en s'implantant au cœur d'un désert et en élevant une solide clôture, percée d'une seule porte gardée par un moine aguerrri.

Dans le roman de Jules Verne, la mer fait office tout à la fois de frontière, de désert, de clôture, elle protège; mais, parce qu'elle est elle-même un gigantesque corps vivant, un jardin inépuisable, elle peut garantir l'autarcie et mettre ainsi l'âme humaine à l'abri de tous les dangers :

Oui, monsieur le professeur, répondit avec émotion le capitaine Némó, je l'aime comme la chair de ma chair! [...] À bord du Nautilus, le cœur de l'homme n'a plus rien à redouter. Pas de déformation à craindre, car la double coque de ce bateau a la rigidité du fer; pas de gréement que le vent emporte; [...]; pas de rencontre à redouter, puisqu'il est le seul à naviguer dans les eaux profondes; pas de tempêtes à braver, puisqu'il trouve à quelques mètres au-dessous des eaux l'absolue tranquillité (*idem* : 134).

Il faut ajouter aussi qu'elle est porteuse d'une vérité transcendante, qui fut aux commencements et sera aux fins dernières : « La mer est tout! [...] Son souffle est pur et sain. [...] La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence; elle n'est que mouvement et amour; c'est l'infini vivant » (*idem* : 103).

Avec Verne, s'opère un renversement complet du regard. L'horizon est dénué de tout intérêt; au pire, il peut masquer un grain ou une menace. Mais il est incapable d'entretenir la moindre aspiration. Les êtres et les choses n'en ont du reste pas besoin, ils se tournent résolument vers le passé d'où a émergé un jour une certitude essentielle. Ainsi, le destin de Némó est-il lié à une tragédie qui a brisé son existence et réorienté le cours de sa vie. Sa haine des hommes, contrairement à la folie d'Achab, a une cause, datable. Il n'a pas rendez-vous avec le futur, il fuit un passé insupportable. Il ne s'engage pas dans une poursuite sans fin pour résoudre la tension que provoque une incertitude métaphysique; il cherche, dans l'immobilité de la mer, à échapper ou à assumer la certitude qui l'agite. Aussi, comme l'a montré Jean Chesnaux (1971), il faut relativiser la notion de progrès dans l'œuvre de Verne. Ce dernier ne relève pas d'une dynamique, engagée dans le cours du temps linéaire, guidée par une théologie du devenir; il est donné spontanément en son entier, dans un présent figé pour l'éternité.

CONCLUSION

L'IMAGINAIRE AU CŒUR DE LA COMPLEXITÉ

Ainsi, de Melville à Verne, les mers font l'objet d'un renversement topologique radical. Pour le premier, elles entrent dans une composition linéaire du monde; pour le second, au contraire, elles participent à une logique binaire, disjonctive. Ce double regard ne me semble pas relever de deux individualités, mais davantage de deux systèmes sociétaux : les Français, dans l'infinie complexité de leurs rapports au monde, ont mémorisé un système de représentation du monde qui tend à clore les espaces réels et métaphoriques (langage, corps, etc.) et à les structurer à partir d'un centre idéalisé : une capitale, un cœur, une tête, une cause, un principe, une origine, etc. Ainsi les mers, comme les déserts du reste, sont assimilées à des *figures du dehors*, des marges du monde habité, et ce aussi bien dans le discours du poète que celui du géographe et de l'aménageur. À l'opposé, d'autres peuples, à certains moments de leur histoire ou encore aujourd'hui, ont échappé à cette logique disjonctive et développé d'autres paradigmes, comme celui du *monde sur des lignes*.

Construit sur un mode a-centré ou poly-centré, il ne s'accommode pas des frontières. Il fait confiance au mouvement et à l'échange. C'est celui des sociétés nomades et maritimistes, mais aussi celui du capitalisme dans sa version anglo-saxonne qui procède en déterritorialisant les êtres et les choses, en les affranchissant de leurs territorialités traditionnelles — cadres, croyances, codes, ordres — au profit de celles qu'il crée dans sa fuite en avant, la poursuite du profit.

C'est dans cet environnement qu'il convient de resituer le présent article : il apporte une pièce supplémentaire à la construction d'une hypothèse plus vaste dont le projet est de montrer que l'intelligibilité des rapports des hommes à leurs espaces demandent de réunir des approches trop souvent dissociées. Toute expérience ou intuition de l'espace relève fondamentalement d'un regard complexe qui mobilise aussi bien la géographie économique, sociale, que la phénoménologie des valeurs d'intimité de l'espace développée par Gaston Bachelard et Gilbert Durand.

Autrement dit, les réalités géographiques sont tout autant le produit d'influences culturelles que d'intentions économiques inséparables de leurs traductions sociales : l'imaginaire est tout à la fois produit et producteur de configurations spatiales.

D'où la nécessité d'apprendre à épisser les apports féconds des différents courants géographiques pour croire avec Pascal que :

toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties (Pascal, 1976 : 69).

NOTES

- 1 Le concept de paradigme est employé dans le sens que lui donne Edgar Morin (Morin, 1991 : 189), à savoir un système de représentations infralogique, prélogique, supralogique qui crée de l'évidence et un sentiment de réalité dans le discours, d'autant plus facilement qu'il se soustrait à l'analyse. Le paradigme est invisible et pourtant il jouit d'une autorité axiomatique telle qu'il influe sur les catégories maîtresses de la pensée; le paradigme n'en est pas pour autant une nouvelle forme de déterminisme, une métacause, mais un biais dont il est nécessaire de prendre conscience pour relativiser la portée du discours.
- 2 Au sens de Derrida : « Si la lettre précède tout destinataire, elle peut toujours ne pas (s')arriver, s'engageant ainsi dans une destinerrance ou encore une adestinerrance sans fin, une irrémédiable « souffrance de destination ». La destinerrance est l'autre nom du principe postal, selon lequel « on ne peut pas dire du destinataire qu'il existe avant la lettre » (Derrida et Malabou, 1999 : 189).

BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD, Gaston (1942) *L'Eau et les rêves*. Paris, José Corti, 223 p.
- BACHELARD, Gaston (1957) *Poétique de l'espace*. Paris, PUF, 216 p.
- CHESNAUX, Jean (1971) *Une Lecture politique de J. Verne*. Paris, Maspéro, 253 p.
- CONRAD, Joseph (1995) *Typhon*. Paris, Flammarion, 155 p.
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix (1980) *Mille Plateaux*. Paris, Éditions de Minuit, 645 p.
- DERRIDA, Jacques et MALABOU, Catherine (1999) *La Contre-Allée*. Paris, La quinzaine littéraire - Louis Vuitton, 311 p.
- DUJARDIN, Jean (1991) Le Royaume de Dieu et la Terre. In Collectif, *L'Homme et la Terre*. Paris, Point Hors Ligne, 289 p.
- DURAND, Gilbert (1992) *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris, Dunod, 536 p.
- FROIDEVAUX, Camille (1999) *Ernst Troeltsch, la religion chrétienne et le monde moderne*. Paris, PUF, 296 p.
- JEAN, *Lettres*, 2, 15.
- LAKOFF, George et JOHNSON, Mark (1980) *Les Métaphores dans la vie quotidienne*. Paris, Éditions de Minuit, 254 p.
- MELVILLE, Herman (1980) *Moby Dick*. Paris, Gallimard, 741 p.
- MORIN, Edgar (1991) *La Méthode, tome 4, Les Idées*. Paris, Seuil.
- PASCAL (1976) *Pensées*. Paris, Flammarion, 377 p.
- ROUX, Michel (1996) *Le désert de sable. Le Sahara dans l'imaginaire des Français, 1900-1993*, Préface de Th. Monod. Paris, L'Harmattan, 220 p.
- ROUX, Michel (1997) *L'Imaginaire marin des Français. Mythe et géographie de la mer*, Préface de P. Claval. Paris, L'Harmattan, 220 p.
- ROUX, Michel (1999) *Géographie et Complexité. Les espaces de la nostalgie*. Paris, L'Harmattan, 336 p.
- SAINT AUGUSTIN (1949) *La Cité de Dieu*. Paris, Bordas, 245 p.
- SAINT BENOÎT (1987) *La règle*. Brepols, 270 p.
- SMITH, Adam (1976) *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Paris, Gallimard, 257 p.
- VERNE, Jules (1869) *Vingt mille lieues sous les mers*.
- WEBER, Max (1964) *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon, 287 p.
- WHITE, Kenneth (1978) *La Figure du dehors*. Paris, Grasset, 223 p.